



**HAL**  
open science

## Technique et ignorance : un témoignage

Daniel Fresnot

► **To cite this version:**

Daniel Fresnot. Technique et ignorance : un témoignage. *Alliage : Culture - Science - Technique*, 1990, 3, pp.57-60. hal-03391148

**HAL Id: hal-03391148**

**<https://hal.science/hal-03391148v1>**

Submitted on 22 Oct 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## TECHNIQUE ET IGNORANCE : UN TÉMOIGNAGE

*Daniel Fresnot*

De formation littéraire, et militant du Parti Communiste Français, j'étais bien peu préparé pour avoir à diriger soudain une usine dans la banlieue de São Paulo. C'est pourtant ce qui m'est arrivé en janvier 1981, après un séjour de dix ans à Paris, ayant fui à l'âge de vingt ans la répression du régime militaire. Je retrouvais le Brésil évidemment très changé : il fallait s'adapter à des choses aussi déroutantes qu'une avenue à huit voies sous ma fenêtre et une inflation de 12 % par mois sur le budget de l'entreprise.

De colleur d'affiches, j'étais promu patron (et donc exploitateur...) d'une centaine d'employés, dont soixante-dix ouvriers payés moins de 50 dollars pas mois pour 48 heures de travail par semaine. Cette usine appartenait à mon père qui habitait et travaillait en France. La Fibratam ne possédait à mon arrivée pas un cruzeiro vaillant en caisse ou en banque, car la direction antérieure avait appliqué la politique de la terre brûlée. Les ventes se faisant avec soixante jours de crédit, j'étais condamné à offrir aux banques un bon tiers de ce que nous produirions. J'appris vite le sens très concret de ces mots familiers mais un peu barbares : escompter des traites. Mais un révolutionnaire comme moi n'allait pas se résoudre à engraisser des banquiers sur le dos de *mes* ouvriers. Je réussis à revendre directement à notre principal client les traites qu'il nous devait ; en clair, il rachetait avec une remise ce qu'il aurait dû nous payer deux mois plus tard, et cet argent me permit de tenir au départ. Je supprimai des retenues inutiles et misérables sur les fiches de paie, telles le coût du savon que les ouvriers utilisaient pour se laver. J'ai pu constater par la suite combien, dans l'industrie, un employé satisfait peut rapporter à ses patrons et combien au contraire il peut coûter s'il s'estime mal traité ou mal payé ! Mais tout communiste que j'étais, je n'avais pas les moyens d'augmenter les salaires, et je dus me limiter à promettre de le faire dès que l'entreprise se redresserait.

En revanche, bien des améliorations qui ne coûtent pas cher peuvent être apportées. Augmenter la sécurité des machines les plus dangereuses, veiller à

la distribution des gants et tabliers de protection, faire repeindre les ateliers pour les rendre plus propres et agréables, offrir une prime de production et tant d'autres encore, mais surtout, grâce à l'ancien Mouvement Brésilien d'Alphabétisation (Mobral), organiser des cours du soir pouvant être suivis en partie sur le temps de travail. Neuf ouvriers ont reçu en 1983 leur premier diplôme, six autres l'année suivante, et ces diplômes permettent de suivre une filière d'enseignement pour adultes qui va jusqu'à l'université. Cependant, la Fibratam n'avait que des machines vieillottes, et je rêvais d'une enrouleuse de tubes moderne que personne ne fabriquait au Brésil. Coût à l'importation : 120 000 dollars, l'équivalent de plus d'un mois de notre chiffre d'affaires. Mon père n'allait pas risquer autant d'argent sur un fiston qui n'avait pas encore fait ses preuves, et dans une firme qui ne lui avait rapporté ces dernières années que des ennuis et des déboires.

Pourtant, plusieurs ouvriers commençaient à prendre en sympathie ce jeune patron qui s'intéressait à leur sort, et pas seulement au moment d'augmenter la production. Je flirtais avec la photo d'une enrouleuse de tubes nord-américaine lorsque notre jeune aide-mécanicien dit timidement : « Si je pouvais voir une de ces machines en marche, je pourrais peut-être la fabriquer... » - « La fabriquer ? Où ça ? » - « Dans notre atelier. » Mario Antonio Fidencio, appelé Marinho (P'tit Mario en portugais) et formé sur le tas, travaillait à l'usine depuis l'âge de douze ans. Il savait lire, écrire et compter, mais n'avait jamais dépassé le cours primaire ; je sentais pourtant qu'il ne parlait pas à la légère. Nous-prîmes l'avion vers le Chili ; c'était la première fois que Marinho prenait l'avion, bien sûr, et la première qu'il quittait l'État de São Paulo. Mon collègue et ami chilien nous ouvrit les portes de son usine, et laissa Marinho passer deux heures auprès d'une vraie enrouleuse suédoise. Trois mois et demi plus tard, nous inaugurons au moussieux la machine fabriquée par Marinho, et qui est toujours en 1989 la plus performante de nos enrouleuses. Elle a coûté, avec les billets d'avions, environ dix pour cent de son prix à l'importation.

Ceux qui ont travaillé dans le Tiers Monde savent que le génie de l'improvisation, ou le génie tout court, remplace souvent les moyens financiers et la formation universitaire. Encore un exemple, mais de taille : Manuel Alvino da Costa, dit Mané Maestro, est mort de la maladie de Chagas, que, comme le cancer et le sida, l'homme ne sait toujours pas guérir. J'ai eu le privilège d'être son ami bien qu'étant son patron, et il a inspiré le personnage narrateur de mon roman *A Terceira Expedição*. Mané Maestro savait signer ou dessiner son nom, mais il le faisait parfois dans le sens de la largeur ou carrément à l'envers de sa fiche de paie. Eh bien, Mané Maestro a construit tout seul (avec à l'occasion un apprenti ou un aide) le bâtiment d'une usine de neuf cents mètres carrés de surface et de plus de cinq mètres de hauteur interne, avec ses fondations, ses vestiaires, un bureau et toute sa partie électrique et hydraulique. Je suis témoin



qu'aucun ingénieur, architecte, chef de chantier ou même maçon diplômé n'a jamais mis les pieds sur le terrain qui, à trente kilomètres de São Paulo, abrite aujourd'hui la première filiale créée par Fibratam, et dont Marinho est l'un des associés. Mané, comme beaucoup d'autres travailleurs brésiliens, était à la fois menuisier, maçon, plombier, électricien, paysan (le terrain attenant au chantier le nourrissait), puisatier, ingénieur en chef, et j'en passe. C'était aussi un homme d'humour, marié une bonne demi-douzaine de fois, qui mesurait un mètre cinquante-cinq et qui, comme des millions de ses compatriotes, s'était habitué à ne jamais toucher plus de 50 dollars par mois de travail. L'exploit de Mané n'est pas très rare dans un pays qui construit souvent des immeubles de vingt ou trente étages sans la moindre grue, et où l'autoconstruction remplace l'absence cruelle d'H.L.M.

Bien entendu, nous avons continué à utiliser les talents de Marinho, et la Fibratam s'est développée horizontalement et verticalement, comme disent les gestionnaires. Le bâtiment construit par Mané Maestro abrite aujourd'hui les nouvelles machines fabriquées par Marinho, et ces deux *ignorants* (avec beaucoup de guillemets) ont remplacé les quelques millions de dollars que coûterait un investissement similaire, et que nous aurions été bien incapables de déboursier. Au contact de Mané, Marinho et d'autres ouvriers, je m'aperçus qu'une bonne part de ce que je prenais pour des superstitions moyenâgeuses valait bien toutes mes théories dites scientifiques sur le marxisme-léninisme, les rapports de production et le déperissement de l'État.

Encouragé par les succès de la Fibratam, et copiant sans vergogne la loi française sur la Formation permanente, je fis un résumé des mécanismes de cette loi (à peine deux pages dactylographiées) et le soumis aux nouveaux gouvernements de gauche des États de São Paulo et Rio de Janeiro. Les résistances furent parfois inattendues : le président de l'Assemblée de l'État de Rio, pourtant communiste déclaré et chevronné, m'expliqua très sérieusement que si les entreprises brésiliennes devaient payer un pour cent de plus sur les salaires (c'était, tout comme en France, la source proposée de financement), une cascade de faillites s'ensuivrait, notamment dans le textile et le bâtiment qui emploient beaucoup. Malgré cet avis, le gouvernement Brizola fit adopter à Rio l'impôt-éducation, qui est toujours un succès. La petite expérience de la Fibratam est à l'origine directe d'une loi dont bénéficient aujourd'hui des millions de gens. J'en ai gardé la conviction merveilleuse qu'une hirondelle fait parfois le printemps.

Mais comment expliquer réellement tout ce que ces expériences brésiliennes m'ont apporté comme changements ? La science et la technique ont sur les autres branches du savoir l'immense avantage d'être reproductibles. Une même

expérience peut être reproduite, et, dans les mêmes conditions, elle donnera les mêmes résultats. Mais si saint François ou Simone Weil déclarent : «Hier, j'ai vu le Christ à 15 heures», ils ne peuvent invoquer qu'ils le reverront tous les jours à 15 heures. Ils se fondent sur leur intime conviction, ce qui peut toujours être sujet à caution. M'étant lancé de tout cœur dans le travail à Fibratam, je finis par souffrir d'une crise de surmenage et d'un délire carabiné qui dura quinze jours et fut très mystique. L'ancien matérialiste endurci (ou se croyant tel) en ressortit prêt à croire à l'existence de Dieu et à celle du diable ; mes belles certitudes si commodes volaient toutes en éclats. Ce fut à la fois effrayant et très enrichissant : j'ai pu commencer à mesurer le fossé entre l'esprit de tant de Français cartésiens, au rationalisme pur et dur, et celui de l'immense majorité des Brésiliens que l'on pourrait étiqueter mystiques, fatalistes ou superstitieux, si ces mots n'avaient en français un sens aussi péjoratif.

En France, bien souvent nourris d'école, de faculté et des réalisations de la science, nous voyons le vaudou, l'astrologie, la télépathie ou tant d'autres phénomènes étranges, avec ignorance et condescendance. Un peu comme nos arrière-grands-parents jugeaient l'hystérie avant Charcot et Freud. Et pourtant... *«Il y a bien plus de choses sur la terre et dans les cieux que la science et la philosophie n'en découvriront jamais.»* *«Le plus grand savant est celui qui sait combien il ne sait rien.»* Ces deux vieilles maximes et d'autres tout aussi vraies, ont été perdues de vue depuis quelques siècles, depuis que l'homme a développé de façon prédominante, parmi différents moyens de voir le monde, ceux de la science et des techniques. Sciences et techniques qui marchent si bien pour construire des voitures et des fusées, mais qui, en expliquant l'arbre, nous cachent peut-être la forêt. A mon sens, Baudelaire, dans son célèbre poème *Correspondances*, a davantage saisi de notre univers, ou du moins tout autant, que Niels Bohr ou Max Planck. Mané Maestro et ses camarades, qui savent construire des machines et des immeubles, mais ne savent pas discourir sur les lois de la physique ou de la psychologie, m'ont fait voir le monde avec beaucoup plus d'humilité, et, comme il se doit dans l'hémisphère Sud : la tête à l'envers. La logique n'y perd pas forcément grand-chose, les mystères peuvent y gagner un tout petit peu en clarté, et le savoir et l'ignorance ne sont pas toujours placés là où nous avons appris à les situer. Au contraire.